

Le feuilleton : la mère : roman inédit : [suite]

Autor(en): **Meunier, Prosper**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 22

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223955>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Ah !
 — Eh bien ! tu n'y coupais pas. D'autant qu'au fond, qu'est-ce que ça peut te faire, tout ça ?
 — Mmmm !
 — Bon. Sapristi ! alors, ne t'en mêle pas. Fais comme moi. Ceux qu'on veut atteindre, au fond, ne sent pas...
 — Hon ! hon !
 — Là, je savais bien que je t'y amènerais.
 — Pfu, pfu...
 — Tu commences à voir plus clair.
 — Bmmm...
 — Ça viendra. Je suis déjà content de tes déclarations. Tu es un vrai type ; mais surveille-toi, tonnerre de chien ! On ne blague pas comme ça, au café surtout. Fais comme moi... couds-toi les lèvres... *Stop.*



LA MÈRE

Roman inédit.

Ils se saluèrent très correctement et Paul Dubois partit, laissant sur le terrain Chevaudier et Porchard pour lequel il n'avait eu ni salut, ni regard. Cette sortie ne déplut pas à Chevaudier, qui eut un mot de franche sympathie.

— Ma parole, il est très bien ce garçon, et je regrette l'incident.

Puis, après une minute de silence, il haussa les épaules et ajouta :

— Après tout, il devait apprendre tôt ou tard l'aventure en question, mais j'eusse préféré n'y pas être mêlé.

Et se tournant vers Porchard.

— Pas aimable avec vous, cet ami Dubois, hein ?

— Il n'avait guère à me parler.

— Ni même à vous saluer, n'est-ce pas ?

Valentin Porchard avait parfaitement senti l'affront que lui infligeait Paul Dubois en feignant d'ignorer sa présence, en le traitant comme une quantité négligeable. Mais ce soufflet à son amour-propre l'ennuyait moins que d'avoir été entendu insistant pour connaître l'aventure parisienne et apportant à cette insistance une joie fort peu dissimulée. Il lui déplaisait de s'être ainsi découvert.

A ce moment, l'orchestre jouait un galop.

— Sapristi, fit Chevaudier, j'oubliais le cotillon. En route, monsieur Porchard, venez cotillonner... Et, n'est-ce pas, soyez discret... Si possible. Qui veut voyager loin, ménage sa...

— ...langue, acheva Porchard.

Et tous deux, en riant, obéirent à l'appel des violons et des flûtes.

CHAPITRE IX

Du thé très fort, du pain rôti, du beurre frais, des œufs à la coque, quelques larges tranches d'un jambon campagnard introuvable dans les charcuteries citadines, et Pierre Dubois déjeunait avec l'appétit d'un estomac sans défaillance et d'une mentalité robuste. Lorsqu'il eut savouré, lentement, à petites gorgées, sa dernière tasse de thé presque bouillant, le banquier choisit et alluma un cigare, en vérifia méticuleusement le tirage, puis, satisfait du tabac et de lui-même, il pesa sur un timbre électrique pour appeler le valet de chambre et faire desservir. Tout cela sans hâte, mais sans hésitation, en homme qui connaît les raisons déterminant chaque geste, et les approuve.

— Pas de courrier ? fit-il au domestique qui entra les mains vides.

— Le facteur est dans l'avenue, monsieur.

— Allez recevoir.

Deux minutes plus tard, le valet déposait les lettres et les journaux sur un vaste secrétaire. Alors, Pierre Dubois vint s'asseoir devant ce meuble, tout luisant neuf, et fit sauter la bande

du *Moniteur des Mines*. Il était impatient de voir la marche des cuivres. Une affaire s'ébauchoit, dans ce domaine, à la bourse de New-York et, quoiqu'il se considérât maintenant comme étranger aux spéculations américaines, la perspective d'une jolie combinaison le fascinait.

— Voyons un peu : Zinc, 20 ⁷/₁₆. — Antimoine 32 à 36. — Etain, 134. — Ah ! cuivre, nous y sommes : 58 livres sterling la tonne. — Diable ! En mars, la tonne était à 110 livres 75... C'est une chute, une vraie chute. Et ils tomberont encore. En 1902, nous avons eu le cuivre à 41. Il faudrait faire la bourse à Londres et acheter à New-York. Acheter et garder. Acheter en masse. Ça générerait singulièrement les Wildford qui manigancent quelque chose là-dessous, et feront la hausse quand ils le jugeront profitable, évidemment. Mais, bast ! laissons l'Amérique aux Américains. Je suis en vacances.

C'était une fausse sortie. La pensée de laisser courir l'occasion lorsqu'elle se présentait si attrayante ne put longtemps le retenir.

— Harry n'osera pas... Il manque d'estomac, ce garçon. Et c'est à New-York que l'affaire sera belle. Décidément, il faut câbler.

Jean qui avait enlevé la desserte, toussa pour appeler l'attention du maître.

— Hum ! Hum !

Pierre Dubois écrivait, à la hâte, le texte d'un télégramme. Lorsqu'il eut achevé, il tendit la feuille au valet de chambre.

— Au télégraphe. Câblogramme. Très pressé.

— Bien, monsieur, je...

— Allez, c'est tout.

— Je voudrais demander à monsieur quand monsieur pourra recevoir Mme Berger.

— Déjà ?

— Josette, la bonne vient de monter. C'est très urgent.

— Allez dire en bas que Mme Berger sera reçue quand elle voudra... ou, plutôt, non, je descends.

En son for intérieur, il envoyait la vieille dame au diable vauvert. Sans doute, venait-elle à cause de Paul. Une sotte histoire. Était-ce donc sa faute, à lui, Pierre Dubois, si cet impossible garçon n'avait pas reparu depuis cinq jours, ni à Pailly, ni à Lausanne. Parti le lendemain du bal, sans avertir, et laissant un petit mot qui annonçait une courte absence. Aucun détail. Un point, c'est tout. Et cette façon d'agir, assez cavalière, si peu dans les habitudes de Paul, inquiétait les dames Berger. La marraine surtout paraissait anxieuse. En revanche, Pierre Dubois n'était ni soucieux, ni étonné. Qu'attendre d'un rêveur, d'un romanesque, d'un déséquilibré, sinon des coups de tête, des impulsions et des sottises ? Manque de stabilité, mentalité anormale. Héritage maternel, tout cela. Et le père ennuyé autant par cette hérédité que par ses manifestations capricieuses, grommelait, en arrangeant sa cravate :

— Joli, l'héritage ; oui, quelque chose de propre.

On heurta.

— Entrez !

Mme Berger était montée. Elle s'excusait de n'avoir pas attendu, préférant ne point parler devant Jeanne.

— Un mot échappe, n'est-ce pas, et, lorsqu'on est tenu au silence.

Pierre Dubois s'inclina en avançant un siège.

— Je vous en prie, Mme Berger.

— Merci.

Lui-même se réinstallait commodément dans son fauteuil de cuir, tandis que la marraine de Paul demandait :

— Avez-vous reçu quelque chose ?

— Du garçon ? Non... C'est-à-dire, permettez, je n'ai pas déposé le courrier. Peut-être y a-t-il... Voyons.

Rapidement, il examina les suscriptions et le timbre des enveloppes.

— Rien, ma bonne amie. Mais je ne suis pas inquiet. Une légère fugue.

Mme Berger dit, présentant deux lettres.

— Voici des nouvelles.

— Bonnes, naturellement.

— Lisez !

— Merci. Voyons ce qu'écrit ce jeune toqué.

Il lut :

« Ma bonne marraine. — Vous me pardonnez sans comprendre, sans savoir, par affection pour votre petit Paul, tout simplement ; car je ne peux vous dire que ceci : « Mon mariage avec ma Jeanne aimée est devenu impossible ».

— Mais, que diable, dit-il là ! Y comprenez-vous quelque chose ? Il perd la tête... Assurément, ce garçon est malade...

— Lisez plus loin.

« ...est devenu impossible. Vous pensez bien que cette impossibilité n'a rien de personnel à vous, ma bonne marraine, ou à Jeanne. C'est moi qui ne suis plus pour elle un mari acceptable, sans cependant, que j'aie à rougir d'aucune faute. Non ! Mais, une barrière, tout à coup, s'est dressée qui nous sépare, infranchissable. Jeanne m'oubliera ; et, pour le monde, je serai quelque maniaque impulsif, inconscient, parti sans but et sans raison à la veille de ses noces. Il y a des fous qui agissent de même. Nul ne s'étonnera.

« Adieu, ma bonne marraine, je souffre de vous chagriner ainsi, vous qui avez été pour l'orphelin, une mère si affectueuse et si attentive. Je souffre, marraine, mais je ne peux autrement. — Adieu. — Paul. »

La lettre étalée devant lui sur ses papiers d'affaires, Pierre Dubois regardait l'écriture irrégulière et nerveuse, où quelques majuscules originales mettaient une note artistique, un sentiment de beauté. Il n'aimait pas ces caractères tourmentés, ces lignes fiévreuses.

— Oui, d'un toqué, madame Berger, d'un toqué. Ce garçon est fou. On n'a jamais vu pareille conduite. Et, encore une fois, que veut-il dire ? Que signifient ces énigmes : il n'est plus un mari acceptable... il y a une barrière... une barrière qui les sépare. Où ? Comment ? Quand ? Mais, c'est de la littérature, tout ça. C'est idiot, madame Berger, c'est proprement idiot.

Sans prouver ni contre-dire, la vieille dame tendit une seconde lettre. Pierre Dubois se récria :

— Encore ?

— C'est adressé à Jeanne. Lisez !

— Peuh ! seconde mouture du même grain... Autographe pour psychiatres. Voyons :

(A suivre). Prosper Meunier.

Au Bourg, reprise de *La Divine Lady*, avec Corinne Griffith. « La Divine Lady » ! C'est tout le passé qui revit sous nos yeux avec la carrière romanesque d'une femme dont la beauté séduisit le plus grand amiral d'Angleterre. Ce film nous présente le plus beau combat naval qu'il soit donné de voir à l'écran. Aboukir... Trafalgar... batailles historiques reconstituées avec d'authentiques trois-mâts datant du dix-huitième siècle. Dans le rôle de Lady Hamilton, Corinne Griffith atteint au sublime. Son jeu pathétique, plein de dignité et d'émotion contenue, nous émeut jusqu'aux larmes. Elle est touchante et son charme exquis gagnera le cœur de tous. Au programme les actualités parlantes « Fox Movietone ».

Pour la rédaction :
 J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT